

CLEC – UAICF

CONCOURS LITTÉRAIRE 2021

Prose à sujet ferroviaire

Terminus

Michel Duffour, 1^{er} prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°308

La nuit avait été calme au poste de commande à distance (PCD) de Chabrillan. La transmission des consignes, à cinq heures du matin, avait donc été des plus laconiques : RAS. Ludivine s'était alors installée tranquillement devant le pupitre de ce PCD avant que l'activité ne commence à monter en puissance et n'atteigne l'effervescence habituelle des heures de pointe... Finalement, la matinée s'était parfaitement déroulée puisque, malgré la densité du trafic, on n'avait déploré aucun retard significatif sur l'ensemble de la zone d'action du poste. Cette belle performance allait améliorer le ratio de l'indicateur « régularité » du tableau de bord tenu par Gérard, le dirigeant du PCD. Personne ne viendrait s'en plaindre !

Véritable révolution technologique pour l'ensemble du personnel, ce poste avait été mis en service deux mois auparavant à l'issue de trois années de travaux colossaux qui avaient métamorphosé le nœud ferroviaire de Chabrillan ainsi que les soixante-dix kilomètres de voie unique qui lui avaient été rattachés. Adieu antiques postes 1 et 2, adieu rustiques transmissions mécaniques, et bienvenue au block automatique lumineux (BAL), à la télécommande des aiguillages des points de croisement de la voie unique ou encore à la radio sol-train.

Ludivine, Ludi pour les intimes, était la seule femme à officier parmi les agents affectés au PCD, désormais en charge de la gestion quotidienne de presque deux-cents circulations. Au début, elle avait craint de devoir un jour regretter le perchoir plutôt tranquille du P2 de Chabrillan — poste d'aiguillage mécanique type 1945 — où elle avait œuvré durant un peu plus de quatre ans et avait fini par s'habituer aux odeurs tenaces d'huile et de graisse qui y régnaient ainsi qu'aux lourds et imposants leviers qu'il fallait renverser pour manœuvrer à distance les aiguillages dépendant du poste. Mais après avoir reçu la formation nécessaire à la maîtrise du joujou informatique du PCD, la jeune femme s'était bien vite félicitée d'avoir su saisir la chance qui s'était présentée d'évoluer dans un environnement ferroviaire tout neuf et à la pointe du progrès...

Jusqu'à midi donc, aucun grain de sable n'était venu gripper les rouages informatiques du PCD. Le train de fret n° 64 521 (sept-cent-dix mètres, neuf-cent-dix tonnes) s'était signalé à l'heure, prêt au départ, sur la voie 11 de Chabrillan. Ludivine allait bientôt pouvoir l'expédier vers son terminus, l'embranchement de l'usine d'embouteillage d'eau minérale, distant d'une trentaine de kilomètres. Ce serait chose faite dès que le TER, arrivant dans l'autre sens, serait entré en gare et aurait ainsi libéré la voie unique. C'est alors qu'un appel radio avait retenti au PCD :

« PCD ? Je suis le conducteur du 88 224 ! Chabrillan, tu m'entends ?

– Ici le PCD de Chabrillan, je t'écoute !

– Je signale qu’à mon passage au droit du PN 51, j’ai aperçu un type suspect au bord de la voie ; j’ai eu l’impression qu’il cherchait à se planquer derrière une guérite de signalisation.

– Je te remercie nous allons prendre les mesures. Tu dis bien, PN 51 ?

– Je confirme, passage à niveau n° 51 ; cinq, un. Terminé ! »

C’était trop beau pour durer ! Ludivine connaissait l’endroit. Le PN 51 était situé à environ deux kilomètres de la gare et depuis qu’on avait implanté à proximité l’établissement de santé mentale (ESM) du Crêt, plusieurs désespérés avaient trouvé le moyen de s’en échapper et de venir jusqu’à la voie ferrée pour mettre à exécution le funeste projet de se jeter sous un train. Ludivine avait immédiatement informé Gérard puis elle avait appelé le train de fret qui patientait à la voie 11 :

« Conducteur du 64 521... c’est Ludi au PCD, Gilou, tu m’entends ?

– Ici le conducteur du 64 521 ; je t’écoute Ludi !

– On a un petit souci... un TER vient de me signaler une personne suspecte aux abords du PN 51. Je vais te dicter un ordre de marche prudente, as-tu de quoi écrire ?

– Un instant, s’il te plaît..., je suis prêt tu peux commencer,

– Ordre est donné au conducteur du train n° 64 521 de circuler en marche prudente du kilomètre 174,900 au kilomètre 175,100 sur la voie unique entre la gare de Chabrilan et la gare de Viray et de rendre compte. Motif : présence d’un tiers en bordure de voie. On met ça, disons à 12 h 12. »

Après avoir procédé au collationnement du bulletin et ainsi vérifié qu’ils s’étaient bien compris, ils avaient mis fin à la communication. Cependant, à bord de la BB, en tête du 64 521, le visage de Gilles Donnevie s’était brusquement assombri. « Mon pauvre Gilou, s’était-il exclamé pour lui-même, ça tombe encore sur toi ; tu as vraiment la poisse ! » En effet, avec sept morts au compteur en à peine dix ans de conduite, une incroyable déveine semblait le pourchasser : quatre suicides, un voyageur imprudent happé le long d’un quai et deux accidents mortels sur un PN. Une telle accumulation n’avait pas échappé au mal nommé Bonami, un collègue soi-disant « seigneur du rail » qui, croyant faire un bon mot, l’avait surnommé le « chat noir du dépôt de Chabrilan » ; il avait même osé lancer une fois à la cantonade un goguenard « Donnevie, c’est bien notre grand Saigneur » ! L’infortuné conducteur n’appréciait évidemment pas l’ironie de tels jeux de mots, mais cette fois-ci, grâce à la vigilance du conducteur du TER, et s’il savait faire preuve d’une grande prudence au franchissement du PN 51, Gilles parviendrait à conjurer le sort et à faire en sorte qu’aucune victime ne vienne s’ajouter à une liste déjà bien trop longue...

Après ouverture du signal de sortie de la voie 11 et autorisation de départ, le lourd convoi s’était mis en branle. Arrivé à une centaine de mètres du PN, alors que son train roulait à moins de vingt à l’heure, Gilles crut voir au loin une tête dépasser furtivement du coin d’une guérite ; une décharge d’adrénaline l’aiguillonna ! Il réduisit encore davantage sa vitesse de façon à pouvoir aborder le secteur en roulant au pas. C’est alors qu’il vit l’individu surgir brusquement, escalader la banquette de ballast et venir se figer net en plein milieu de la voie ! Gilles écrasa aussitôt le bouton-poussoir d’arrêt d’urgence et ferma les yeux. Le convoi stoppa presque immédiatement... Le candidat au grand voyage venait de rater son coup !

C’était un jeune homme. Il se tenait debout, immobile, comme tétanisé, quelques mètres devant les tampons de la machine. Il semblait être ailleurs, étranger à ce qui se passait. Il eut bien une réaction de sursaut quand le conducteur prit l’initiative de lui adresser un coup de sifflet, mais il ne quitta pas pour autant la voie. Sentant alors une sourde colère monter en lui, Gilles abaissa la vitre latérale de la cabine et l’interpela : « Et maintenant, on fait quoi, camarade ? »

Le camarade ne bronchait toujours pas. Il fallait que Gilles réagisse, qu'il prenne une décision pour faire cesser le plus rapidement possible cet insolite face-à-face, car, avec tout ce cirque, les retards n'allaient pas tarder à s'enchaîner en cascade ! Il lui adressa finalement un ultimatum sous la forme d'une alternative pour le moins inattendue : « Tu comptes rester planté là encore longtemps ? Maintenant, tu as deux solutions soit tu dégages, alors je pourrai reprendre ma marche, soit tu viens avec moi dans la cabine ! Je suis sûr que tu n'es jamais monté dans un engin pareil, hein, pas vrai ? Décide-toi vite mon gars, on a déjà assez perdu de temps comme ça ! » Contre toute attente, c'est la deuxième proposition qui fit mouche : le conducteur vit l'autre esquisser un sourire, puis se précipiter vers le marchepied au bas de la porte de l'engin. Quelques secondes plus tard, il était à bord aux côtés de Gilles qui pouvait pousser un ouf de soulagement. La voie était enfin libre...

« PCD, ici le 64 521 ! Ludi, j'ai fait monter l'individu avec moi en cabine, et j'ai repris ma marche. Il n'y a plus de risque, tu peux rétablir la circulation normale des trains.

– Alors là, tu m'épates, Gilou ! On ne m'avait encore jamais fait ce coup-là ! Bien joué ! Gérard a alerté les gens de l'ESM, ils nous ont dit qu'ils étaient à la recherche d'un de leurs pensionnaires, un dénommé Yan Lehic. Demande donc à ton protégé comment il s'appelle, s'il te plaît...

– Ah, zut, c'est lui, Ludi ! C'est Lehic ; je fais quoi ?

– L'affaire étant engagée comme ça, poursuis ta marche jusqu'à la gare de Saint-Didier. Nous y arrêterons ton train. De son côté, Gérard va informer l'ESM puis appeler la gendarmerie de Saint-Didier et lui demander de se rendre en gare pour y prendre en charge ton protégé dès ton arrivée. Mais sois prudent, Gilou on a besoin de toi ! »

C'était sans compter avec le protégé qui s'était mis à changer d'attitude dès la fin de la conversation. Ces péripéties lui avaient délié la langue, il n'était plus d'accord ! il insistait auprès de Gilles pour qu'il ne s'arrête pas à Saint-Didier ! Devenu très agité, il en voulait à la terre entière. Selon lui, l'ESM était une prison où l'on maltraitait les gens en les bourrant de drogues à longueur de journées afin qu'ils se tiennent tranquilles... Non, non et non, c'était décidé, jamais il ne retournerait à l'ESM ! Gilles tenta bien, à plusieurs reprises, de parlementer avec lui afin de gagner un peu de temps en attendant d'arriver à Saint-Didier, mais l'autre, toujours aussi vindicatif, n'en démordait pas jusqu'au moment où, sortant un pistolet, il interrompit net le conducteur en le menaçant : « Tu n'as pas compris ! Je ne retournerai pas à l'ESM ! Appelle la minette de Chabrillan à la radio et dis-lui qu'elle n'a pas intérêt à arrêter notre train, sinon ça risque de très mal finir pour toi ! » Le sauvetage venait de virer à la prise d'otage.

Gilles s'exécuta et rendit compte de la situation : Ludivine et son chef ne pouvaient que se plier aux exigences du forcené. Aussi, prirent-ils les mesures pour garer tous les autres trains puis ils tracèrent l'itinéraire jusqu'à destination de l'usine si bien que, à la grande surprise des gendarmes présents sur le quai, le 64 521 traversa Saint-Didier sans s'y arrêter.

Un silence pesant s'était installé dans la cabine. Gilles avait bien envisagé de tenter de désarmer le forcené, mais l'énergumène était plutôt gaillard et, dans la bagarre, un coup de feu aurait pu malencontreusement partir. Il valait donc mieux faire profil bas, au moins pour le moment. Mais qu'allait-il se passer à l'arrivée au terminus ? Et si par miracle il sortait vivant de l'impasse dans laquelle il s'était fourvoyé, qu'allait dire sa hiérarchie ? Qu'allait-elle faire ? ... Il ne fallait pas qu'il compte sur Dulard pour plaider sa cause, car le chef du dépôt était intransigeant en matière de sécurité. Ne répétait-il pas souvent qu'on ne doit jamais sacrifier la sécurité sur l'autel de la régularité ?

Certes, il avait pensé bien faire en soustrayant l'autre abruti à la tentation de se jeter sous un train, mais il était plus que probable que cette explication aurait le don d'agacer encore un peu plus Dulard, lequel ressortirait à coup sûr sa boutade favorite « un conducteur qui commence à réfléchir est un conducteur dangereux ! », entendant par là qu'il faut d'abord, et avant tout « respecter le règlement », fruit d'une longue

expérience et souvent écrit avec du sang et des larmes. Et lui Gilou, pourquoi, jouant les mères Teresa du rail, avait-il sottement recueilli à ses côtés ce pauvre type ? Il était bon pour le conseil de discipline ! Peut-être même qu'il serait « descendu de machine ». Soudain, une détonation sortit Gilles de ses sombres pensées, un violent arc électrique venait de se produire au-dessus du toit de l'engin. Les installations caténares — peut-être aussi le pantographe de la BB — devaient être sérieusement endommagées. Privé d'alimentation électrique, le convoi s'était immobilisé un peu plus loin au beau milieu du viaduc dit du Saut-du-Diable.

Exaspéré, le conducteur se mit à vociférer tout en ouvrant en grand la porte de la cabine « Tu as vu le désastre ! À cause de tes conneries, j'ai oublié de baisser le pantographe sous la section de séparation et la caténaire a dérouillé. On est tombé en carafe, tu es content ! Ma carrière est foutue. Tu peux tirer, je m'en fous, je n'ai plus rien à perdre. Alors maintenant ça suffit, on ne joue plus ! C'est terminus, tout le monde descend ! Tu m'entends ! Fiche le camp, je ne veux plus te voir ! » Et disant cela, sans réfléchir à l'endroit où était immobilisé le convoi, Gilles lui désignait la porte de la cabine.

Surpris, l'autre hésita, puis il s'avança, lentement. Arrivé à la hauteur de Gilles, il marqua un temps d'arrêt, le fixa du regard, froidement, droit dans les yeux, et soudain, saisissant le conducteur par la taille, il se rua vers la porte pour sauter dans le vide. Les deux corps basculèrent par-dessus le garde-fou du viaduc. Un long et terrible cri d'effroi monta dans la vallée...

Les premiers collègues arrivés sur les lieux en reconnaissance découvrirent le poste de conduite désert, la porte, côté conducteur, grande ouverte. Que s'était-il passé dans le huis clos de la cabine de la BB ? Où étaient les deux occupants ? Trois jours plus tard, alors que l'espoir d'un dénouement heureux s'était volatilisé, une équipe de plongeurs découvrait les deux corps sans vie à quelques kilomètres en aval dans la retenue du barrage. Les gendarmes avaient aussi retrouvé l'arme de Lehic. Le pistolet était échoué sur un banc de sable à proximité du viaduc, et ils avaient alors constaté, avec stupéfaction, que ce n'était qu'un jouet en matière plastique, un jouet inoffensif, mais diablement ressemblant !

Ludi était effondrée. Gilou, le bon samaritain qui conduisait les trains et dont elle partageait la vie, venait de périr dans d'in vraisemblables circonstances. Et elle était enceinte de six mois...

Simulacre

André Costes, 2^e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°309

Quai 27, gare Saint-Lazare, le flot compact des voyageurs descendant du train de 7 heures 45 en provenance du Havre ne laissait guère de place aux téméraires qui tentaient de fendre la vague à contresens. Prudent, posté sous le tableau d'affichage, j'attendais donc que cesse le défilé des navetteurs. Au cœur du cortège qui s'empressait vers la sortie émergeait la haute stature d'un singulier voyageur. Un étrange couvrechef, sorte de chéchia bariolée, signalait de loin son approche. J'en avais vu de semblables à Djibouti lors d'une escale, alors que, jeune matelot, j'accomplissais mes obligations militaires sur un bâtiment de la « Royale ». L'homme, visage d'ébène hiératique, vêtu d'une parka défraîchie, portant une misérable valise informe, passa devant moi et, traversant la salle des pas perdus, négligea l'escalier mécanique, pour emprunter celui qui débouche dans la cour du Havre.

Amené par mon service à faire de fréquentes navettes entre le quai 27 et différents bureaux de la gare, je me retrouvai au même endroit, mais, cette fois, à l'arrivée du train suivant, celui de 8 heures 32 en provenance, lui aussi, du Havre. Quel ne fut pas alors mon étonnement de revoir le même individu, toujours son bagage à la main, fondu dans la masse bigarrée des voyageurs, entraîné de nouveau par la foule comme dans une chanson de Piaf. Il remonta le quai vers la sortie et, pour la deuxième fois en moins d'une heure, il prit le même escalier donnant sur le parvis.

Plusieurs jours passèrent, et je ne pensais plus au comportement déroutant de l'étrange voyageur. Revenant après plusieurs jours d'absence, je fus surpris de le revoir, plusieurs fois dans la journée, toujours à l'arrivée des mêmes trains. Il remontait le quai 27, et disparaissait dans le tohubohu de la salle des pas perdus, ballotté tel un naufragé, emporté par l'incessante marée des nouveaux arrivants, pour être enfin rejeté dans le tourbillon de la cité comme le sont les épaves sur la grève.

Les cheminots fréquentant le quai 27 avaient vite repéré son manège et s'étaient habitués à sa présence. Il était même devenu un sujet de discussion entre collègues ; chacun cherchant à éclaircir le mystère qui entourait cet homme au comportement étrange. Néanmoins, plus personne ne s'étonnait de le voir rejoindre les passagers à leur descente pour s'intégrer, s'amalgamer à leur défilé. Humain parmi ses frères, peut-être éprouvait-il le besoin, dans cet anonymat, de masquer sa solitude au cœur de la foule et ne serait-ce qu'un instant, partager leur quotidien, faire partie de leur monde, être leur pareil en quelque sorte. Certains collègues, par curiosité ou par compassion, tentèrent d'entrer en communication avec lui, mais, quelle que soit la langue ou la forme utilisée, impavide, altier, le regard fixe, il restait enfermé dans son mutisme. Nul, jamais, n'entendit le son de sa voix, ne perçut le moindre mot, ni le plus infime accent qui auraient pu donner une quelconque indication sur ses origines ou son identité. Infatigable et résolu, drapé dans sa dignité, il cheminait.

Cela durait depuis des mois. Vêtu à l'identique, quelle que soit la saison, avec obstination, il ne cessait de marcher. Un jour, on le vit paraître dépourvu de son fameux couvrechef qui, auparavant, annonçait de loin sa présence. Une autre fois, un grand sac en plastique aux motifs vichy, d'une grande marque de textiles à bas cout, avait remplacé son bagage habituel. C'est de ce jour que d'aucuns l'affublèrent du sobriquet de « Tati ». Cependant, sa démarche s'alourdissait au fil des semaines. Mais, même en trainant les pieds, inlassablement, il remontait les rames arrivant de Normandie, sans qu'on ne le vît jamais arpenter le quai dans l'autre sens.

Un jour, afin de tenter de comprendre où l'amenait sa marche mystérieuse lorsqu'il sortait de la gare pour déboucher dans la cour du Havre, je décidai de le suivre. C'est ainsi que je le vis rester planté quelques instants devant le monument en bronze du sculpteur Arman, érigé là dans les années 80, L'heure de tous, haute colonne composée d'une accumulation de pendules enchevêtrées, dont les aiguilles donnent toutes des heures différentes. L'homme fit le geste machinal de regarder à son poignet une montre imaginaire, scrutant en même temps les cadrans pour y découvrir une heure à sa convenance. Apparemment satisfait, il reprit sa marche en longeant la gare. Cour de Rome ; il s'arrêta de nouveau devant l'autre œuvre du sculpteur, Consigne à vie, empilage hétéroclite de différents bagages. Là aussi, il observa longuement le monument, cherchant peut-être, dans ce fatras, sa valise disparue. Puis, contournant la façade, il continua son chemin par la rue de Rome, parallèle aux voies. Arrivé à la hauteur du passage souterrain qui, du trottoir, traverse toute la gare depuis la voie 1 pour desservir les quais en leur milieu, il s'engouffra résolument dans celui-ci. À l'extrémité, il remonta par le dernier escalier qui débouche sur quai 27. La boucle était bouclée, j'avais enfin compris. Mais pour autant, son périple n'était pas terminé. Sur le quai, il bifurqua à gauche, à l'opposé du hall de départ, et s'engagea sous les docks vers une sombre remise où le service de l'équipement entrepose matériaux et outillages divers. Le long du mur, une porte entrouverte donnait sur un sombre couloir copieusement tagué dans lequel je le vis disparaître. Vers quel sordide réduit, vers quelle cave ou quel local désaffecté se dirigeait-il ?

L'énigme me fascinait ! Après quels parcours, quels périlleux voyages, quelles épreuves, quels dangers affrontés, avait-il échoué dans l'endroit le plus délabré de cette gare parisienne ? D'où venait-il, quelle

misérable existence avait-il fui ? Je me pris à l'imaginer venant de Somalie, comme la Lily de Pierre Perret « pour vider de son plein gré des poubelles à Paris ». Je lui prêtai le profil d'un habitant de la Corne de l'Afrique, dont me restaient de vagues souvenirs militaires. Je lui trouvai le faciès d'un berger d'Abyssinie, l'allure d'un marathonien aux pieds nus des hauts plateaux de l'Afar, brouteur de khat, la placidité de je ne sais quel pêcheur somali voguant sur la Mer rouge, à bord d'un boutre de fortune.

Son singulier manège dura ainsi plusieurs mois encore. On ne s'étonnait plus de le voir passer, toujours dans le même sens. On s'étonnait même, de rares fois, à ne pas l'avoir aperçu au cœur d'une nouvelle marée. Mais la plupart du temps, il était fidèle aux rendez-vous. Alerté par les premières vibrations provoquées par la venue d'un train sur la voie 27 qui jouxtait son galetas, il s'emparait alors du précieux sac contenant son misérable barda, appauvri au fil des jours, délesté même de l'essentiel afin d'alléger son fardeau et, mu par un instinct grégaire d'assimilation, il surgissait de son antre pour se mêler au troupeau. Lorsque la foule se dispersait, il s'empressait de boucler son circuit pour revenir bien vite à son point de départ. Là, il attendrait, une nouvelle vague, et reprendrait son incessante ronde.

Tati s'épuisait ainsi plusieurs fois par jour à vouloir se mêler au défilé et faire corps avec ses frères humains. Mais, au fil du temps, son pas se faisait de plus en plus lourd, sa démarche de moins en moins assurée, son arrivée de plus en plus tardive. Puis, il se fit moins assidu. Ses apparitions s'espacèrent, puis elles cessèrent totalement. Les quelques cheminots qui avaient fini par le prendre en affection, un temps, espérèrent en vain son retour. Et l'on finit par l'oublier.

C'est bien plus tard, et tout à fait par hasard, que le mystère s'éclaircit. Un soir, que pour des raisons de service, je remontais l'intérieur d'une rame Corail se rendant au garage, je croisai l'équipe d'une entreprise de nettoyage. C'est alors qu'arrivé à leur hauteur, j'entendis l'un d'eux demander à son collègue, s'il savait ce qu'était devenu Tati. Intrigué, aussitôt je les questionnai. Bien sûr, ils le connaissaient bien le fameux Tati. Assez longtemps il avait travaillé avec eux. Pour d'obscures raisons, il s'était mis à boire. La femme avec laquelle il vivait à Paris dans le dix-huitième arrondissement avait fini par le chasser de son appartement. Il s'était retrouvé à la rue, avec seulement une pitoyable valise contenant tous ses maigres avoirs. Il en avait perdu la raison et avait fini par trouver refuge dans un local abandonné qui avait servi à entreposer les produits d'entretien de leur entreprise. Par pitié on le tolérait. Cela avait duré une bonne année. Puis, subitement, il avait disparu et ils ne l'avaient plus jamais revu.

Qu'importe, si l'homme, au bout du compte, n'avait pas marché sur les traces d'Arthur Rimbaud dans les sables de l'Harar, trafiqué sur les rives de la Mer rouge ou du golfe d'Aden. Qu'importe, si ses aïeux n'étaient pas de farouches guerriers Massaïs ou d'intrépides chasseurs de lions. Qu'importe, s'il n'avait pas rêvé à de prospères lendemains, franchi montagnes et déserts en affrontant mille dangers, et s'il n'avait pas été livré aux plus cupides des trafiquants, entassé sur de périlleuses embarcations et subi les pires tourments. Qu'importe, s'il n'était finalement que ce titi parisien de la porte de Clignancourt d'origine antillaise, mais qui, au bout de sa route, aspirait toujours à s'immerger dans la masse de ses semblables pour être encore un temps, encore un mois, encore un jour, encore un train, membre de la communauté des hommes.

Tel Benoît, le personnage d'Antoine Blondin dans *L'humeur vagabonde*, dérisoire Rastignac revenu de vaines conquêtes parisiennes, contraint, pour exister encore, de jouer les figurants de cinéma dans un wagon sans locomotive, immobilisé à la gare d'Austerlitz sur une voie de garage, Tati accomplissait avec obstination le même rituel du voyageur affairé. Avait-il trouvé dans son simulacre d'existence, comme le personnage de Blondin, les mots de réconfort : « Un jour ; peut-être, nous abattons les cloisons de notre prison ; nous parlerons à des gens qui nous répondront. Le malentendu se dissipera entre les vivants. Un jour nous prendrons des trains qui partent. »

Chemin de traverse

Marie-Christine Quentin, 3^e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°310

L'église vient de sonner six heures : le train ne devrait plus tarder. Au bout du quai envahi par les pissenlits, le grand Dédé fait son apparition, l'air hagard, les bras ballants. Dédé, quand on le voit pour la première fois, on croit toujours qu'il est tombé du lit. Il est un peu bizarre. Toujours à jeter des coups d'œil à gauche à droite, comme s'il craignait de rater quelque chose. Dédé, c'est le chef de gare. Enfin, c'est comme ça qu'il veut qu'on l'appelle ! En vérité, mis à part ses chats et deux ou trois poules qui viennent lui picorer dans la main, ici, il n'a personne à commander.

Quarante ans qu'il est fidèle au poste, Dédé. Quarante années à guetter le passage des trains. Quarante ans de bons et loyaux services qui lui ont récemment valu un article et une photo dans le journal local. Ce jour-là, fallait voir comme il était fier, le Dédé. Sa casquette bleue vissée sur le dessus du crâne et l'uniforme bien ajusté, il avait payé sa tournée de pastis sans se faire prier. Il ne savait pas encore, Dédé, il ne pouvait pas deviner. C'est seulement le lendemain matin que la lettre était arrivée.

Oui, « quarante années de vie tranquille » qu'ils avaient osé écrire dans le journal, et pourtant, Dédé se souvient encore de ce soir d'été si paisible où il attendait le passage de l'express de 23 h 56. C'était il y a longtemps, du temps où il y avait encore des trains à passer là la nuit. À 23 h 53, il avait interrompu sa partie de pétanque avec les frères Marais : le Petit, le Chauve et le Dentu. Le Dentu et lui formaient une fine équipe. Il ne leur restait qu'un seul point à marquer pour remporter la manche. Mais le boulot c'était du sérieux ! Et le Dentu avait eu beau protester, Dédé l'avait laissé en plan : « Simple affaire de routine », avait-il déclaré. Pas plus de trois ou quatre minutes, et je reviens.

Ils n'avaient jamais terminé la partie. Il était allé manœuvrer les barrières du passage à niveau, et il s'en revenait vers le quai quand le choc était arrivé. Il n'avait rien vu venir, Dédé, il n'avait pas même aperçu les phares de la voiture qui déboulait dans le virage à vive allure. Ce n'est qu'au hurlement du train qu'il s'était retourné. Le choc avait été brutal. Par chance ou par miracle, mais Dédé n'a jamais cru au miracle, le train n'avait pas déraillé. Lancé en pleine vitesse, il avait continué sa course folle, entraînant la voiture avec lui, avant de s'arrêter un peu plus loin dans un vacarme épouvantable. Le lendemain, la presse locale avait titré : « Accident au PN 56, les passagers du train ont été évacués par bus. »

Une heure, il avait fallu plus d'une heure aux pompiers pour dégager le corps des restes de la Simca 1000. Une heure durant laquelle Dédé était resté prostré. Pétrifié. Incapable du moindre geste. Ce n'est que bien plus tard, quand la victime put enfin être identifiée, que ses nerfs l'avaient lâché. Le conducteur était un jeune homme de son âge, Dédé en fut tout retourné. Accident ? Suicide ? Toutes les hypothèses furent évoquées. On alla même jusqu'à parler d'un sabotage. L'affaire alimenta les potins du village pendant plusieurs semaines, et puis tout le monde finit par l'oublier. Tout le monde, sauf Dédé. Et même lorsque quelques années plus tard, la direction fit installer un système sophistiqué de barrières automatiques, il ne put s'empêcher de continuer à jeter son coup d'œil vers les barrières. C'était plus fort que lui. La carcasse de la Simca 1000 avait été repoussée sur le bord de la voie où elle était restée depuis. Jamais personne n'avait songé à l'évacuer. Et surtout pas Dédé. La rouille et les mauvaises herbes l'avaient peu à peu grignotée, et ce qui en restait servait dorénavant de refuge pour les chats.

Les chats ! Que vont-ils devenir quand il sera parti ? Qui va s'en occuper ? Et les rares passagers qui comptaient encore sur le train ? Comment vont-ils se débrouiller désormais ? Lui, Dédé, le train, il ne le prend jamais. Il en a peur. Rapport à l'accident sans doute. Et c'est pour ça qu'il n'est jamais monté en grade, qu'il est resté « coincé dans son trou à rat » comme se moquent ses collègues de la ville. Mais Dédé, il s'en fiche. Il est heureux comme ça. Sa vie à lui, elle est ici, avec ses poules, ses chats, le pastis et les parties de pétanque avec ses amis. Il aime sa maisonnette en briques avec sa vieille pancarte bleue vissée sur la façade, ses géraniums au rebord des fenêtres, son fil à linge qui

court le long du potager et sa guirlande qui clignote sur la porte à Noël. Oui, il se plaît ici. C'est son chez-lui. Il s'y est toujours plu. Et voilà qu'il devrait partir, tout ça parce qu'ils l'ont écrit dans une lettre ? Et pour aller où ? Ils y ont pensé à ça ? Pour aller où ? Machinalement il palpe la lettre au fond de sa poche. Oh, certes c'est une bien belle lettre ! Et polie avec ça ! Ils lui donnent du « Monsieur », en veux-tu en voilà. Et des chiffres, plein de chiffres ! Complètement incompréhensibles ! « Restructuration » qu'ils appellent ça ! La ligne n'est plus assez rentable. Et lui, alors ? Ils ont pensé à lui ? Ils disent qu'ils ont été corrects, qu'ils ont attendu qu'il soit en âge de prendre sa retraite pour supprimer la gare. Qu'ils auraient pu le faire beaucoup plus tôt. La retraite ? Dédé n'y a jamais songé ! Passer des journées entières à flemmarder, ce n'est pas un truc pour lui ! Et voilà que d'un coup ils lui prennent tout : son travail, sa maison, sa vie en somme... Aussi, depuis qu'il a reçu sa lettre, Dédé dort mal. Toutes les nuits aux environs de 23 h 56, il se réveille en sueur, au volant d'une Simca 1000.

Le portillon en fer réservé aux piétons claque sèchement derrière lui. Dédé s'en fiche. Fini le temps où il coinçait un bout de pneu, celui de la Simca 1000, entre les deux battants pour amortir le bruit. Aujourd'hui, il n'en a rien à faire. Il attend le train, c'est tout. Et il affiche déjà plus de huit minutes de retard sur l'horaire officiel. Dédé fulmine. Ses lèvres tremblent. Elles peinent à retenir un mégot mal roulé qu'il finit par jeter au sol. Ça aussi le règlement l'interdit formellement. Mais aujourd'hui, c'est le dernier train. Alors Dédé n'en a plus rien à faire. En passant près de la vieille carcasse rouillée, il lui allonge un coup de pied qui déclenche un concert de miaulements affolés. Huit minutes ! Décidément, rien n'est plus comme avant. Dédé fait les cent pas en surveillant sa montre.

Au loin, trois sifflements stridents déchirent le ciel. Enfin ! Cette fois ça y est, le train ne va plus tarder ! Le quai est complètement désert, à demi masqué par une brume. Dédé fonce vers la gare. À la hâte, il accroche une pancarte au-dessus du guichet, pend la veste de son uniforme et sa casquette au portemanteau, puis ressort sur le quai. Il a la gorge sèche, l'estomac noué. Ses yeux étrangement vides s'enfoncent dans le ballast au milieu des traverses, tandis que la locomotive approche en rugissant comme une ogresse. Au moment où le train atteint le passage à niveau, Dédé ne peut s'empêcher de détourner une dernière fois la tête vers les barrières. Encore une dizaine de mètres, et tout sera fini... C'est la fin du voyage. Le dernier coup de sifflet.

Lorsque le train arrive à quai, personne ne monte ni ne descend, seule la porte du conducteur s'ouvre. C'est Marcel qui est aux commandes, un fidèle et vieil ami de Dédé. Les deux hommes n'échangent pas un mot. Juste un regard. Mais tout est dit. Sa tête lourde comme une grosse valise, Dédé saisit la main que Marcel lui tend, et il se hisse à ses côtés. L'autorail redémarre, et disparaît happé par le brouillard.

Dans la gare désormais abandonnée, bousculé par un courant d'air, le petit écriteau oscille au-dessus du guichet, comme une main agitée pour un dernier adieu : « Ne cherchez pas le chef de gare, il a pris un chemin de traverse. »